



**HAL**  
open science

# Le roman d'un Bas-Bleu de Georges de Peyrebrune, un lieu d'affrontement.

Besma Nacer

► **To cite this version:**

Besma Nacer. Le roman d'un Bas-Bleu de Georges de Peyrebrune, un lieu d'affrontement.. Loxias, 2024, Doctoriales XXI, Doctoriales XXI (86). hal-04692358

**HAL Id: hal-04692358**

**<https://hal.science/hal-04692358>**

Submitted on 9 Sep 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

## ***Le roman d'un Bas-Bleu de Georges de Peyrebrune, un lieu d'affrontement.***

**Besma Nacer**

**Résumé :** Pour faire face aux difficultés d'éditions auxquelles sont confrontées les femmes au XIX<sup>ème</sup> siècle, Georges de Peyrebrune manie la plume et en fait un outil de revendication ainsi qu'une révolte contre l'ordre social. Dans *Le Roman d'un Bas-Bleu*, publié en 1892, elle dote son héroïne d'un talent d'écriture certain mais qui ne lui permet pas de s'imposer en tant qu'écrivaine. Il est certain que le personnage reflète la romancière elle-même, qui, coincée dans un mariage sans passion, utilise l'écriture comme moyen d'émancipation.

**Abstract :** *To face the difficulties of publishing that women face in the nineteenth century, George de Peyrebrune wields the pen and makes it a tool of claim and a revolt against the social order. In Le Roman d'un Bas-Bleu, published in 1892, she endowed her heroine with a certain writing talent but which did not allow her to impose herself as a writer. It is certain that the character reflects the novelist herself, who, stuck in a marriage without passion, uses writing as a means of emancipation.*

**Mots-clés :** *XIX<sup>ème</sup> siècle, romantisme, littérature, bas-bleu, publication, écrivaine, femme-auteure.*

Le terme « bas-bleu », de l'anglais *blue-stocking*, a été employé pour la première fois en 1801. Il sert à dévaloriser les femmes de lettres, jugées pédantes. En effet, devenir écrivaine suppose de renoncer à sa féminité et de s'approprier un caractère masculin. Barbey d'Aurevilly<sup>1</sup> atteste que les femmes qui écrivent sont des bas-bleus, terme masculin dont le genre impose nécessairement sa marque pour faire d'elles des hommes manqués. Le groupe nominal « un bas-bleu » devient par la suite et sous l'influence des romanciers un synonyme de « femme-auteur ». Ce statut place la femme face à un double dilemme : la carrière littéraire ou la féminité d'un côté, la carrière ou la vertu de l'autre.

L'une des romancières du XIX<sup>ème</sup> siècle, Georges de Peyrebrune, dont le nom est peu connu, le reprend comme titre pour l'un de ses roman *Le Roman d'un Bas-Bleu* qui relate les obstacles rencontrés par une femme auteure quant aux publications de ses écrits. Il va sans dire que le roman porte bien son nom : l'héroïne, Sylvère, se déplace de porte en porte, sollicitant plusieurs revues, son manuscrit à la main et se voit toujours refuser l'accès à la renommée. La correspondance entre la romancière et ses amis éclaire sur cette difficulté dont le roman se fait la satire. Ainsi, dans une lettre datée du 24 juin 1886, Rachilde partage avec Peyrebrune son avis sur le fait que « quand une femme de lettres n'est pas une catin il faut au moins qu'elle puisse avoir l'air de l'être.<sup>2</sup> » Ce fragment reflète le cœur du *Roman d'un Bas-Bleu* et en fait un cri de révolte contre la prostitution littéraire. Le malheur auquel sont réduites ces femmes ne relève pas d'une fatalité mais de décisions masculines. La prostitution de la femme de lettres était une pratique courante, voire une condition *sine qua non* de son succès, ce que, dans le roman, refuse d'accepter la protagoniste principale. Cette dernière est prévenue dès ses débuts :

Ma chère, le monde est ainsi : il faut, pour qu'il accepte une femme, qu'elle lui soit imposée, j'allais dire garantie par un homme, son mari ou son amant, peu importe ! Quant aux hommes dont vous attendez l'appui, ils ne s'intéresseront à vous que s'ils en espèrent quelque chose, c'est-à-dire tout. Or, vous dépendez d'eux, absolument. Quel que soit votre talent, et il est réel, incontestable, vous n'arriverez à rien, à lutter toute seule. [...] c'est tout naturel ; vous êtes jolie, on vous désire, on essaie de vous

---

<sup>1</sup> Barbey d'Aurevilly, *Les œuvres et les hommes*, Chapitre V, Les Basbleus, « Introduction. Du bas-bleuisme contemporain », 1878, site de l'Observatoire de la vie littéraire, <http://obvil.paris-sorbonne.fr> (consulté le 11 juillet 2024)

<sup>2</sup> Nelly Sanchez, *Georges de Peyrebrune, Correspondance de la Société des gens de lettres au jury du prix Vie heureuse*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 53.

obtenir en vous offrant, en échange, la gloire que vous êtes venue chercher dans la bataille littéraire, comme on vous offrirait des perles si vous étiez une coquette et des petits hôtels si vous étiez une courtisane. Vous n'avez pas à vous plaindre ; c'est à vous d'accepter ou...<sup>3</sup>

L'écrivaine éprouvait elle-même des difficultés à évoluer et à réussir dans le monde d'éditeurs, ce qui confère à son ouvrage, rempli de détails sur les exigences des messieurs, les allures d'un roman à clé se référant à ces ennuis éditoriaux. En témoigne la réflexion suivante « Le roman de l'avenir ne sera ni romanesque, ni naturaliste, ni symboliste, ni idéaliste, il sera biographique, tout simplement, et c'est nous qui l'écrirons.<sup>4</sup> »

Le roman devient dès lors un outil de lutte contre l'injustice faite aux femmes, l'héroïne reflète les convictions personnelles de sa créatrice, et apparaît comme cette dernière en conflit avec les personnages masculins du roman, surtout avec ceux qui détiennent l'autorité éditoriale :

La situation faite à la femme est ce qui parcourt tous ses romans. Son féminisme est le fruit d'un bilan personnel, d'une révolte, ainsi que du désir de contribuer à l'émancipation générale de la femme. Mettant ses idées en pratique dans sa vie comme dans ses œuvres et anticipant sur le mot de Simone de Beauvoir, « on ne naît pas femme, on le devient », Georges de Peyrebrune retrace l'histoire d'un devenir-femme qui souligne avec lucidité et une extrême acuité d'analyse, comment une conscience féminine se heurte, tout en les intériorisant, aux obstacles et aux interdits qui pèsent sur sa condition.<sup>5</sup>

L'univers dans lequel évolue Sylvère est rempli d'hommes voulant la réduire à une courtisane à séduire, l'éloignant ainsi d'un statut intellectuel digne du leur : « Il lui manque surtout, près d'elle, l'homme, le mari ou l'amant, celui enfin qui doit faire la préface de l'œuvre d'une femme, comme disait madame de Girardin, et sans lequel ou lesquels elle est fatalement mise à l'écart.<sup>6</sup> » Or, le mari de l'héroïne brille par son absence, à cause de cette absence et au prétexte qu'elle est seule à Paris, elle perd toute crédibilité lorsqu'elle présente son manuscrit. L'adverbe « fatalement » employé et prononcé telle une sentence de la fatalité par d'Harssay, le supposé maître de Sylvère, semble la condamner à l'obscurité littéraire. L'idée de d'une malédiction propre aux tragédies se retrouve plus loin dans le récit avec l'épithète associée au mariage : « [...] dans ce mariage fatal, comme dans une geôle au fond de laquelle je devais vivre et mourir, sans avoir respiré, sans avoir bu, un peu d'amour.<sup>7</sup> » Ce qui est supposé libérer la jeune femme du joug social semble dans ce cas la mener inévitablement vers sa perte : « [...] la loi implacable vous lie indissolublement à ce mort vivant.<sup>8</sup> » Ce mari ralentit l'ascension de sa femme au lieu de la faciliter, l'entrave au lieu de la favoriser.

De plus, dans la sphère privée, la nuit de noces est décrite comme une tâche à part entière : « Ce n'est pas un supplice, c'est une fonction.<sup>9</sup> » L'époux se montre dominant et blessant, ce qui aura des répercussions désastreuses sur la carrière de sa femme.

D'un point de vue public, dans une des réunions mondaines où les réputations se font et se défont, la présentation de madame de Parolet se fait en ces termes : « Les femmes seules, à Paris, lorsqu'elles n'ont pas de ressources claires, connues, probantes, des relations, une famille, quelque chose enfin qui réponde pour elle dans le monde, celles-là rentrent, pour nous, dans la catégorie des irrégulières et du monde à côté.<sup>10</sup> » La mise en marge de la société d'une telle femme est soulignée de manière insistante par le biais du groupe prépositionnel « pour nous »

---

<sup>3</sup> Georges de Peyrebrune, *Le Roman d'Un Bas-Bleu*, version numérique Bnf Gallica, Paul Ollendorff éditeur, Paris, 1892, pp. 12-13.

<sup>4</sup> Georges de Peyrebrune, *Le Roman d'Un Bas-Bleu*, p. 319.

<sup>5</sup> Jean-Paul Socard, *Georges de Peyrebrune, Itinéraire d'une femme de lettres, du Périgord à Paris*. Périgueux, Arka, 2011, p. 97.

<sup>6</sup> Georges de Peyrebrune, *Le Roman d'Un Bas-Bleu*, p. 65.

<sup>7</sup> Georges de Peyrebrune, *Le Roman d'Un Bas-Bleu*, p. 87.

<sup>8</sup> Georges de Peyrebrune, *Le Roman d'Un Bas-Bleu*, p. 250.

<sup>9</sup> Georges de Peyrebrune, *Le Roman d'Un Bas-Bleu*, p. 54.

<sup>10</sup> Georges de Peyrebrune, *Le Roman d'Un Bas-Bleu*, p. 19.

qui marque la séparation entre deux groupes différents. Même celui que Sylvère considère comme son maître, celui qui est censé la soutenir, Guy d'Harssay déclare : « Mon cher, où pensez-vous qu'une femme, une artiste réussisse à quoi que ce soit, dans ce monde, sans y aller de sa peau ?<sup>11</sup> » L'usage des attributs féminins est la seule clef du succès selon les personnages masculins du roman, et donc la prostitution est l'unique possibilité.

À une proposition du directeur de la revue, la seule solution qui se dessine pour l'écrivaine est d'accepter de livrer son corps, de jouer le jeu des hommes. Son amie Louise le lui conseille :

[...] Ah ! si j'étais à ta place ! Ce que je veux, c'est que tu t'accoutume enfin à cette lutte éternelle, que tu t'aguerrisses et que tu batailles, morbleu ! Toutes les armes sont bonnes pour se défaire de son ennemi et demeurer maîtresse et libre sur le terrain conquis. S'ils sont les plus forts, nous sommes les plus adroites. Va, les armes sont égales. Il s'agit seulement de savoir s'en servir.<sup>12</sup>

Il s'agit là de la seule définition possible du bonheur selon Louise. Une exclamation à la hauteur de son indignation montre à quel point le monde auquel se heurte l'héroïne est éloigné de de son imagination et ses espérances :

Ma foi ! répliqua Sylvère, je préférerais cela à la liberté dangereuse qui lui est laissée. Elle en jouit moins que l'homme qui la lui a donnée. Car ce n'est pas pour elle, pour son bien et son bonheur, que les civilisations l'ont faite à peu près libre. [...]<sup>13</sup>

Le démonstratif « cela » qu'elle emploie renvoie à la situation d'une femme esclave dépourvu de toute liberté, « ne montrant son visage qu'à son mari » selon Louise. Les deux femmes comparent leurs visions totalement différentes du bonheur, l'une le lie à la chasteté malgré la pauvreté qui pourrait s'ensuivre ; l'autre prône la coquetterie afin de déjouer les intentions masculines. Quelle que soit la voie choisie, la femme est la seule à subir le sacrifice.

L'indignation de Sylvère se manifeste en premier lieu dans son langage :

Je sais ce qu'il en est ; j'ai dû arracher ma poitrine des mains de Dablis et, poussée vers un mur, me garer à coup de poings, des baisers de quelques-uns, à coups de pied, des genoux de quelques autres ; et j'aimerais mieux mourir que de recommencer ces ignobles combats.<sup>14</sup>

Elle emploie des termes violents relevant du champ lexical de la lutte, ce qui résume la vie de la femme et la condamne à une résistance éternelle.

Or, la chasteté tant revendiquée et préservée la mène à la ruine. Et chaque fois qu'elle se confie à son amie d'enfance, celle-ci lui conseille d'abandonner ses résolutions et de se tourner vers des solutions moins vertueuses mais selon toute apparence inévitables :

Consulte Janie et son livre de dépenses ; songe à ta fille, à...l'autre là-bas !... Peut-être comprendras-tu qu'après tant de sacrifices, tu n'as pas le droit de leur refuser encore celui-ci, bien mince après tout, de prendre ton chapeau et d'aller t'asseoir à une table de restaurant, pour y discuter, en face d'un monsieur qui tient le sort de ton manuscrit dans ses mains [...]<sup>15</sup>

La passivité de Sylvère face aux soucis domestiques est mise en évidence par son indifférence voire sa passivité à l'égard de la gestion financière de sa servante Janie, il s'agit pour elle de se concentrer uniquement sur l'écriture, de tout sacrifier, afin de subvenir ainsi aux besoins de sa famille. De même, le mari est mis à distance à l'aide du groupe nominal péjoratif « l'autre », ce qui le désigne comme un homme à charge, incapable de soutenir socialement sa femme. Parallèlement, l'offre que fait Louise rend un son dérisoire dans son discours, comparée à l'abnégation imposée à Sylvère. Dans ce passage, deux hommes contrôlent le destin de l'écrivaine : l'un l'empêche d'évoluer et l'autre refuse de publier son manuscrit sans lui faire payer un prix qui va à l'encontre des principes de chasteté. La figure du mari véhicule une image très négative de la vie conjugale. À cause de l'homme vivant, qui par conséquent

<sup>11</sup> Georges de Peyrebrune, *Le Roman d'Un Bas-Bleu*, p. 64.

<sup>12</sup> Georges de Peyrebrune, *Le Roman d'Un Bas-Bleu*, p. 143.

<sup>13</sup> Georges de Peyrebrune, *Le Roman d'Un Bas-Bleu*, p.145.

<sup>14</sup> Georges de Peyrebrune, *Le Roman d'Un Bas-Bleu*, p. 144.

<sup>15</sup> Georges de Peyrebrune, *Le Roman d'Un Bas-Bleu*,p. 173.

enchaîne sa femme, celle-ci est condamnée : Jules Maurine est interné à l'hôpital Sainte-Anne et devient un objet d'étude pour les médecins.

Toutes les tentatives de publications de Sylvère sont vouées à l'échec, même les femmes influentes ne prennent pas son parti sous prétexte qu'elle n'a pas un homme pour l'épauler socialement. Après un refus d'un de ses manuscrits au profit de « jeunes hommes bien posés dans le monde », elle se lamente et commence à accepter la réalité inexorable :

Il n'y a rien à faire pour moi, que végéter, comme quelques tranquilles bas-bleus dont nul ne se soucie, ou bien assiéger les bureaux de rédaction, rouler par les cabarets et coucher avec tout le monde.<sup>16</sup>

Le mot « bas-bleu » reprend son sens négatif et devient synonyme de disgrâce. Ainsi, toutes ces femmes qui tentent de se faire un nom à travers leurs écrits ne peuvent échapper à cette appellation, qui-elle-même connote un renoncement aux valeurs morales.

De plus, en réponse à la question de Sylvère au sujet de l'identité des femmes qui « se font prendre, bon gré, mal gré, en échange des services rendus », Alix Deschamps, organisatrice de bals où les artistes se font connaître, lui répond en énumérant

toutes celles – ou mettons presque toutes – qui ont besoin d'un homme en situation de leur rendre service : actrices, bas-bleu, femmes de fonctionnaires et d'employés, petits ou grands, etc., etc.<sup>17</sup>

Encore une fois le terme « bas-bleu » est employé de manière très dévalorisante pour désigner la femme qui écrit.

L'affranchissement de soi et la délivrance de l'autre ne se réalisent qu'à la fin du roman, une fois que le code social est intégré. Code social qui se résume en « y aller de sa peau »<sup>18</sup> :

– Vous aviez raison mon maître !

– Non, j'avais tort. Je n'avais pas prévu Baringer.

Mais Tumul se penchait :

– Il y a bien longtemps que nous n'avons rien lu de vous, chère madame ! Nos lecteurs réclament.

– Déjà ? répondit Sylvère.

– Mon cher Turmal, dit quelqu'un, vous venez trop tard : Mme du Paquet s'est engagée avec moi. N'est-ce pas chère collaboratrice ?<sup>19</sup>

L'étonnement manifesté par l'adverbe « déjà » met en évidence la rapidité avec laquelle les portes de l'édition s'ouvrent devant la jeune femme une fois qu'elle s'est montrée au bras d'un homme puissant. Même celui qui avait refusé son manuscrit s'incline devant « le spectacle » mis en place par Sylvère dans le but de provoquer la société qui la rabaisse sans cesse. Elle fait une entrée remarquable dans une assemblée de gens importants parée de ses plus beaux atours, les obligeant à l'admirer et à valider son identité.

La prise de conscience se fait dans un sens contraire à la raison tant défendue durant tout le roman, laissant la place à une résignation qui facilite l'intégration de la romancière dans un milieu inconnu :

Cela ne vaut rien pour une femme de venir au monde pauvre et chaste. Il n'y a pas de place pour celle-là dans aucun groupe social. Quelque soit le travail qu'elle entreprenne pour gagner sa vie, elle n'y parviendra pas sans payer à l'homme la dîme de sa chair soumise ou révoltée. Depuis la servante jusqu'à l'actrice, depuis l'ouvrière des fabriques jusqu'au bas-bleu, la femme qui travaille seule, non défendue par un mâle, légitime ou non, sera violée, avec ou sans son consentement, mais elle le sera ou elle crèvera de misère. Et cela, dans le plein épanouissement de notre société démocratisée, [...] <sup>20</sup>

Se reflète ici l'expérience personnelle de l'auteure du roman qui a su s'entourer de personnalités littéraires et journalistiques capables de lui ouvrir les voies de leurs journaux. Comme l'héroïne

---

<sup>16</sup> Georges de Peyrebrune, *Le Roman d'Un Bas-Bleu*, p. 232.

<sup>17</sup> Georges de Peyrebrune, *Le Roman d'Un Bas-Bleu*, p. 266.

<sup>18</sup> Georges de Peyrebrune, *Le Roman d'Un Bas-Bleu*, p. 13.

<sup>19</sup> Georges de Peyrebrune, *Le Roman d'Un Bas-Bleu*, p. 318.

<sup>20</sup> Georges de Peyrebrune, *Le Roman d'Un Bas-Bleu*, p. 327.

de son roman, elle s'est retrouvée coincée dans un mariage décevant où les soucis économiques se font sentir. Ainsi, l'écriture devient une échappatoire de son morne quotidien et *Le Roman d'un Bas-Bleu* reproduit une partie des sentiments personnels de sa créatrice et offre au public la vision féminine du joug social exercé par le mari sur le métier de sa femme.

L'auteure, « n'étant pas la fille ni l'épouse d'un homme influent<sup>21</sup> », a dû compter sur ses propres ressources et compétences pour se créer une notoriété. Par son désir de faire de l'écriture son métier elle devient un modèle d'émancipation féminine, ce désir se traduit dans le comportement de ses personnages, notamment à travers la notion du devoir envers le mari dont Sylvère souffre. L'empreinte de la vie personnelle se retrouve dans le destin du personnage, surtout lorsque la nuit de noces est vécue comme un viol, notion exploitée également dans *Les Femmes qui Tombent*, et qui accentue le besoin ressenti par la femme de s'exprimer à travers les lettres.

Le mari de Georges de Peyrebrune, M. Eimery, a inspiré beaucoup de personnages masculins dans les romans de son épouse qui a dû faire d'énormes sacrifices pour lui envoyer de l'argent, comme le fait Sylvère pour le sien. Certaines théories, notamment celle de Nelly Sanchez, laissent penser qu'il aurait été atteint d'une maladie mentale, un autre point commun qu'il partagerait avec l'époux de la protagoniste.

Par ailleurs, la dévalorisation du masculin dans les œuvres de George de Peyrebrune, comme on l'observe dans le cas de Maurice, le mari de Sylvère, peut être lue comme une sorte d'équilibre compensatoire rétabli par l'écrivaine elle-même, une revendication d'un droit social que la femme n'a pas. De même que l'éloignement géographique des époux du roman peut être rapproché de celui qu'impose la romancière à M. Eimery en refusant de porter son nom afin que son œuvre ne lui soit pas attribuée. Ce mari est également au centre de l'inspiration romanesque dans la mesure où il a permis à Georges de Peyrebrune la confrontation avec la réalité en l'éloignant du rêve d'une union heureuse. Désillusion qu'éprouve au même degré son personnage Sylvère dans son union avec Jules Maurine, marquant encore davantage l'analogie entre le personnage fictif et la femme-auteure.

Georges de Peyrebrune a été élevée dans une société phallocrate et l'image qu'elle renvoie des hommes dans ses romans sert sa volonté de dénonciation d'une fin de siècle particulièrement oppressante à l'égard des auteurs. Ses idées l'inscrivent dans l'Histoire comme pionnière du féminisme et de l'émancipation. L'acte d'écrire prend une nouvelle signification : sortir de la soumission et de l'invisibilité. La réalité est par conséquent une source inépuisable dans le processus créatif de la romancière. Le désaccord entre les genres s'enracine profondément dans ses œuvres et sa technique narrative est d'user d'amplification dans la description des stéréotypes masculins pour marquer davantage les esprits face à la différence entre les deux sexes : l'un des exemples les plus pertinents de cette technique narrative est le recours exagéré au viol dans plusieurs romans. En effet, lors de sa nuit de noces, le mari de Sylvère lui peint la relation intime comme un « métier » de l'épouse, donc un devoir imposé sans tenir compte de sa volonté individuelle ni même lui laisser le choix de ne pas accomplir un acte totalement étranger pour elle. La même idée est développée dans le roman *Les Femmes qui Tombent* où la chaque femme qui agit pour changer son destin est confrontée à cette agression et plusieurs d'entre-elles sont soit violées soit menacées dans leur pudeur.

L'auteure participe par sa critique à une certaine valorisation de l'expression « bas-bleu » avec le statut de la femme-auteure qui écrit pour gagner sa vie tout en portant la voix de ses semblables dans un combat politique. De plus, faire de ses héroïnes des femmes désirées est un moyen de les attacher à leur féminité, prouvant leur capacité à réussir malgré leur statut d'écrivaine et le choix qui leur est imposé par l'appellation « bas-bleu ». Ainsi Sylvère s'applique-t-elle, lors de certains épisodes, à rehausser son apparence vestimentaire :

Cette robe dormait, depuis des temps lointains, au fond d'une malle et toute

---

<sup>21</sup> Jean-Paul Socard, *Georges de Peyrebrune, Itinéraire d'une femme de lettres, du Périgord à Paris*, p. 83.

recouverte de très anciennes feuilles de roses-thé, qui l'avaient embaumée d'un doux parfum d'antan [...] Il y manquait des points ça et là ! Sylvère s'assit près de la lampe, avec son dé, une aiguille, du fil ; et tranquille, se mit à coudre, lentement, parfois arrêtée dans une songerie, la longue, longue robe, qu'elle allait vêtir nuptialement. Maintenant elle a dépouillé sa robe noire, sa jupe noire, ses bas noirs [...] Et le cache-corset, lacé, et, enfin, la grande envolée de sa robe, qui l'enveloppe toute, comme d'une nuée.<sup>22</sup>

Le soin qu'elle porte à cette robe symbolique pour attendre celui qu'elle espère séduire indique sa volonté de plaire et son attachement à la coquetterie, soin parallèle à celui de son amour pour l'écriture. Le lien entre ces deux personnalités de la femme-auteur est accentué par la description du lieu où ces préoccupations prennent vie :

La lampe était posée sur la table de travail de Sylvère. Lentement, elle se rapprocha de cette lueur qui éclairait falotement les carrés blêmes du papier aligné attendant la noire pluie des mots, le ruissellement des phrases. Il se dégageait de cet arrangement une habitude, l'accoutumance de la pensée écrite, de l'émotion concrétée, coulée là, en verbe sonore, rythmique et bref, où languissamment trainée, comme une robe emperlée qui bruit en cadence, à chaque pas rêveur.<sup>23</sup>

Par l'emploi de la comparaison dans la dernière phrase de cet extrait et par la mise en évidence de l'analogie dont le syntagme nominal « la lampe » est porteur, d'autant plus qu'il est présent dans ces deux passages descriptifs, madame de Peyrebrune est loin de se conformer à ce qui est exigé par les normes de son époque en dotant son héroïne du talent littéraire, réservé aux hommes, en plus d'une attention particulière pour la mode.

En dépit d'un contexte hostile, les femmes inventées dans ses romans lui procuraient l'occasion de vivre une autre vie, changer celle qui ne lui permettait pas, à elle, de s'épanouir. Ses œuvres sont alors non seulement une appropriation d'une identité de femme de lettres affirmée dans son rôle d'auteure mais aussi une revendication ferme dans son statut de femme. Avec son envergure, elle témoigne de ses désirs et de la réalité de son époque dont sa correspondance rend compte autant que ses romans. La satire à laquelle elle se livre vise non seulement les abus des hommes mais aussi la passivité des institutions, ce qui l'associe étroitement à la cause des femmes en en faisant une féministe avant l'heure.

## Bibliographie

- ARON Jean-Paul, *Misérable et glorieuse la femme du XIXe siècle*, Paris, Fayard, 1980.
- BARBEY D'AUREVILLY, Jules, *Les Bas-Bleus. Les Œuvres et les Hommes*, t. V, Paris, Bruxelles, Victor Palmé, G. Lebrocquy, 1878.
- mes, t. V. Paris ; Bruxelles : Victor Palmé ; G. Lebrocquy
- DE HARO HERNÁNDEZ, Lydia, « Georges de Peyrebrune et la cause des femmes », in M. G. Ríos Guardiola et al. (éds.) *Mujeres de letras: pioneras en el arte, el ensayismo y la educación*. Murcia, Consejería de Educación y Universidades de la Región de Murcia, 2016.
- DE PEYREBRUNE Georges, *Le Roman d'Un Bas-Bleu*, version numérique Bnf Gallica, Paris, Paul Ollendorff éditeur, 1892.
- DE PEYREBRUNE Georges, *Les Femmes qui tombent*, version numérique Bnf Gallica, Paris, Calmann Lévy, 1892.
- DIDIER, Béatrice, *L'Écriture-femme*, 2e édition, Paris, PUF, 1991.
- FAUCHERY Pierre, *La Destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle, 1713-1807, Essai de gynécomythie romanesque*, Paris, Librairie Armand Colin, 1972.
- LOUICHON, Brigitte, « La littérature en bas-bleus : une question de genre et de nombre », *La Littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la monarchie de Juillet (1815-1848)*, Classique Garnier, Paris, 2010.

<sup>22</sup> Georges de Peyrebrune, *Le Roman d'Un Bas-Bleu*, p. 287.

<sup>23</sup> Georges de Peyrebrune, *Le Roman d'Un Bas-Bleu*, p. 197.

PLANTÉ, Christine, *La petite sœur de Balzac, essai sur la femme*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2015.

REID, Martine, *Femmes et littérature. Une histoire culturelle, II*. Paris, Gallimard, « Folio Essais », 2020.

SANCHEZ, Nelly, *Georges de Peyrebrune. Correspondance : De la Société des gens de lettres au jury du prix Vie heureuse*, Paris, Classiques Garnier, 2016.

SANCHEZ, Nelly, “Camille Delaville (1838-1888), une journaliste féministe ?”, *Genre & Histoire* [Online], 7 | Automne 2010, Online since 10 January 2011, connection on 05 July 2024. URL:<http://journals.openedition.org/genrehistoire/1078>

SLAMA, Béatrice, « Femmes écrivains », in J.-P. Aron (éd.), *Misérable et glorieuse la femme au XIXe siècle*. Paris, Fayard, 1980.

SOCARD, Jean-Paul, *Georges de Peyrebrune (1841-1917) : Itinéraire d'une femme de lettres, du Périgord à Paris*. Périgueux, Arka, 2011.

SOCARD Jean-Paul, « Portraits d'hommes dans les romans de Georges de Peyrebrune » dans France Grenaudier-Klijn éd., *Écrire les hommes. Personnages masculins et masculinité dans l'œuvre des écrivaines de la Belle Époque*. Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, « Culture et Société », 2012.

Besma Nacer, professeure certifiée et docteure en littérature française, a soutenu à l'université d'Angers sous la direction d'Anne-Simone Dufief sa thèse intitulée intitulée « Parcours initiatique et création artistique dans *Consuelo* de George Sand et dans *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval ».

Elle est l'auteure des articles : « Le devenir autre chez Nerval » publié sur *Loxias* et « La mort du héros dans les sociétés secrètes » publié sur *carnet critique*.